



HAL
open science

Entre irrégion italienne et libertinage français : le *De admirandis naturae arcanis* de Vanini (1616)

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. Entre irrégion italienne et libertinage français : le *De admirandis naturae arcanis* de Vanini (1616). Florent Libral; Fanny Nepote. Œuvres en rupture entre France et Italie. Arts, sciences et lettres (XVIe-XVIIe siècle), Presses universitaires du Midi, pp.51-64, 2018, 978-2-8107-0521-4. hal-02084982

HAL Id: hal-02084982

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-02084982>

Submitted on 30 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault

Professeur émérite d'histoire moderne

FRAMESPA (UMR 5136, Université Toulouse Jean Jaurès/CNRS)

Entre irrégion italienne et libertinage français : Le *De Admirandis Naturae Arcanis* de Vanini (1616)

L'étude des conditions dans lesquelles a été élaboré le *De Admirandis Naturae, Reginae Deaeque Mortalium Arcanis*¹ (*Les Arcanes admirables de la Nature, reine et déesse des mortels*) de Giulio Cesare Vanini et celle de l'influence que ce livre a exercée dans le développement de l'irrégion au sein des sociétés modernes renvoient à plusieurs types de ruptures, qui se placent au cœur des échanges intellectuels entre l'Italie et la France à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles.

Que l'on se situe, en effet, sur le plan de la biographie de son auteur et que l'on envisage le contenu de l'ouvrage à partir des ruptures intellectuelles qui ont précédé sa rédaction, ou que l'on s'interroge sur l'impact subversif dans la culture française de ce livre, nourri aux sources les plus impies de la littérature italienne de la Renaissance et qui devient un ouvrage de référence pour les libertins du Grand Siècle, à ces différents égards, le *De Admirandis* mérite d'être qualifié « d'œuvre de rupture ».

Du Carmel napolitain à la Cour de France, les étapes d'une radicalisation vers l'athéisme

L'existence de Vanini a été brève : trente-quatre ans, depuis sa naissance à Taurisano, près de Lecce dans le Royaume de Naples en 1585, jusqu'à sa tragique fin sur le bûcher en 1619 à

¹ Iulii Caesaris Vanini Neapoletani Theologi, Philosophi, et Iuris utrusque Doctoris, *De Admirandis Naturae Reginae Deaeque Mortalium Arcanis*, Lutetiae, apud Adrianus Perier, via Iacobæâ, M. DC. XVI., cum privilegio Regis. Il existe plusieurs éditions critiques et traductions italiennes des œuvres de Vanini ; la publication la plus complète et la plus récente est : Giulio C. Vanini, *Tutte le opere*, testo latino a fronte, F. P. Raimondi e M. Carparelli curatori, L. Crudo traduttore, Milano, Bompiani, 2010. On peut également consulter : Giulio Cesare Vanini, *Opere*, a cura di G. Papuli et F. P. Raimondi, Galatina, Congedo, 1990 ; *I Meravigliosi segreti della Natura, regina e dea dei Mortali*, a cura di F. P. Raimondi, Galatina, Congedo, 1990. Il n'existe pas de traduction française du *De Admirandis*.

Toulouse². Une vie courte, mais aventureuse, ponctuée de ruptures brutales qui ont constitué autant d'étapes dans la radicalisation d'une pensée qui s'est éloignée du catholicisme, au point d'aboutir à une condamnation sous le double chef d'accusation de blasphèmes et d'athéisme.

De la jeunesse de Giulio Cesare, l'on ne sait que peu de choses, sinon, qu'issu d'une famille aisée du Mezzogiorno, il quitte le Salento pour s'inscrire au *Studio* de Naples. Il y poursuit des études universitaires jusqu'à un doctorat in *utroque jure* (droit civil et droit canon) en 1606. Il semble, probablement sous influence paternelle, avoir d'abord envisagé de faire une carrière dans le service de l'Etat mais, autour de 1603, après la mort de son père, il opte pour la vie monacale en entrant dans l'ordre des Carmes. Rien ne permet de douter de la sincérité de cette vocation de jeunesse. Dès cette époque, Vanini s'est ainsi doté d'un solide bagage religieux. Ses livres en font foi, notamment l'*Amphitheatrum aeternae providentiae*, publié à Lyon en 1615³. Il s'agit d'un essai qui contient de nombreuses citations de la Bible, des Pères de l'Eglise et des penseurs médiévaux. Il atteste une connaissance approfondie des controverses philosophiques et théologiques de la scolastique, notamment celles soulevées par des notions comme la providence, le destin ou le hasard...

C'est très certainement à Naples qu'il reçoit d'autres enseignements qui joueront un rôle important dans les développements ultérieurs de sa pensée. La cité parthénopéenne, la plus grande métropole d'Occident autour de 1600, est un important foyer culturel où se diffuse une philosophie naturelle qui tend à rechercher à l'intérieur du monde physique – plutôt que hors de celui-ci – l'explication des phénomènes qui s'y manifestent. Une philosophie où l'empirisme l'emporte sur les spéculations métaphysiques et hermétiques – sans totalement les exclure – et dont les grandes figures ont pour noms Pontano, Porzio, Telesio, Della Porta, Ferrante Imperato⁴... Dans cet univers intellectuel, Vanini puise un premier outillage conceptuel et théorique qui l'aidera, plus tard, à évacuer toute transcendance de sa philosophie pour élaborer sa propre conception du monde ; par exemple en faisant appel à la chaleur solaire pour expliquer les mécanismes qui transforment la matière inerte en matière vivante et entretiennent la vie, dans

² Sur la vie et l'œuvre de Vanini, voir Francesco Paolo Raimondi, *Giulio Cesare Vanini nell'Europa del Seicento*, Pisa-Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2005 ; Didier Foucault, *Un philosophe libertin dans l'Europe baroque Giulio Cesare Vanini (1585-1619)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

³ *Amphitheatrum aeternae Providentiae divino-magicum, christiano-physicum, nec non astrologo-catholicum adversus veteres Philosophos, Atheos, Epicureos, Peripateticos, Stoicos*, autore Iulio Cæsare Vanino, Philosopho, Theologo, ac Iuris utriusque Doctore, Lugduni, apud Viduam Antonii Harsy, ad insigne Scuti Coloniensis, M. DC. XV, cum privilegio regis. Pour une édition critique avec traduction italienne, voir *Tutte les opere* de Vanini, citées *supra*. Il existe une traduction ancienne et peu fiable de cet *Amphithéâtre de l'éternelle Providence, divino-magique, christiano-physique, ainsi qu'astrologo-catholique contre les anciens philosophes, athées, épicuriens, péripatéticiens, stoïciens*, due à Xavier Rousselot ; elle est malheureusement peu fiable : *Œuvres philosophiques de Vanini*, Paris, Charles Gosselin, 1842.

⁴ Pour une vue d'ensemble sur la vie intellectuelle napolitaine au début de l'époque moderne : Nicolò Badaloni, « Fermenti di vita intelletuale a Napoli dal 1500 al metà del 600 », in Società editrice Storia di Napoli, *Storia di Napoli*, Napoli, s. d., vol V, t. 1 ; Silvia Casani, *Civiltà del Seicento a Napoli*, Napoli, Electa, 1984.

chaque individu comme dans la chaîne évolutive des générations et des espèces. Autre apport napolitain, celui de l'averroïsme. Vanini en reçoit les premiers rudiments à la lecture du carme John Baconthorp, théologien médiéval fortement influencé par le philosophe andalou et dont les œuvres sont le socle de l'enseignement théologique de son ordre. De surcroît, Naples est une des villes d'Italie qui, grâce à Porzio et Nifo, a accordé un grand crédit à la pensée d'Averroès à la Renaissance⁵.

S'il est difficile de connaître les raisons qui ont conduit vers 1607-1610 Vanini dans la République de Venise⁶ – choix personnel, décision de son ordre, participation à la mission diplomatique de l'ambassadeur d'Espagne au service duquel avait été son père ? – une chose est certaine : il n'y avait pas d'endroit, hors de Naples, où un jeune intellectuel brillant et curieux pouvait le mieux parfaire sa connaissance de l'averroïsme et des multiples développements que cette philosophie a connus dans le monde chrétiens. Entre le XIV^e et le début du XVII^e siècle, le *Studio* de Padoue – l'université de la Sérénissime – a en effet été le refuge de cette pensée qui, après les condamnations de 1277 à Paris et les attaques de Thomas d'Aquin, a été proscrite de la plupart des chaires du continent autour de 1300. Réfugiés à Padoue, les « averroïstes » ou réputés tels, Jan de Jandun et Pietro d'Abano, ont ancré dans la ville un aristotélisme radical, bien moins compatible avec le christianisme que la synthèse réalisée par Thomas entre la philosophie du Lycée et la doctrine du Christ. Dans leur sillage, plusieurs générations d'enseignants ont poursuivi cette entreprise en enrichissant ce courant d'apports nouveaux – comme ceux du commentateur Alexandre d'Aphrodise. Ils ont inspiré de nombreux travaux, notamment ceux de Pomponazzi et de Cardan au XVI^e siècle, que Vanini cite longuement. Autant de penseurs (faut-il le préciser ?) qui eurent maille à partir avec une Eglise prompt à faire peser sur eux le sulfureux soupçon d'athéisme. Au fonds commun de ce qu'Ernest Renan a appelé « l'école de Padoue »⁷, quelques thèses se montrent peu compatibles avec la tradition scolastique hégémonique en Occident. Les « averroïstes » clament la supériorité de la philosophie sur la théologie, alors que la doctrine officielle en fait la « servante » de celle-ci. Lisant avec rigueur Aristote, ils affirment contre Thomas, que le « Philosophe » nie l'immortalité de l'âme. Ils élèvent de sérieux doutes à propos des miracles et des prodiges d'origine divine, angélique ou diabolique. Certains avancent la théorie de l'horoscope des religions qui place la naissance, l'essor, ainsi que le déclin de celles-ci, à l'intérieur d'une conception circulaire du temps, commandée par les influences astrales et n'accordant pas plus d'égards au christianisme qu'au judaïsme et à l'islam. Or, Vanini le révèle

⁵ Sur les influences averroïstes napolitaines et padouanes sur la pensée de Vanini : D. Foucault, « Au déclin de l'averroïsme latin : Giulio Cesare Vanini », in « L'actualité d'Averroès », *Horizons maghrébins*, 40, 1999, p. 69-79.

⁶ Sur le séjour vénitien de Vanini et son prolongement anglais : Francesco De Paola, *Giulio Cesare Vanini e il primo '600 anglo-veneto*, Centro Studi G. C. Vanini, Cutrofiano, 1979.

⁷ Ernest Renan, *Averroès et l'averroïsme* (Paris, 1852), in *Œuvres complètes*, t. III, Partis, Calmann-Levy, 1949.

dans ses textes, il a fréquenté les amphithéâtres du *Studio* où se diffusaient à demi-mots ces théories ; théories que l'on explicitait, avec moins de retenue, dans certains cénacles privés de la république. Ces idées, Vanini se les est en grande partie appropriées dès ce moment de son existence, avant de leur donner un tour particulièrement provocateur dans les passages les plus impies du *De Admirandis*.

A cette ambiance intellectuelle particulièrement vivifiante s'ajoute l'influence du contexte politique propre à la République de Venise dans les premières années du *Seicento*. Lorsque Vanini y séjourne, la cité des doges sort à peine d'une grave crise, celle de l'Interdit⁸. Elle a éclaté à partir d'incidents qui posaient la question de la prééminence du pouvoir d'Etat sur les prérogatives de l'Eglise, dans des cas de nature strictement temporelle. D'abord relativement mineures, ces affaires se sont envenimées du fait de l'intransigeance des deux partis. Le rigide pape Paul V tenta le coup de force en jetant l'interdit sur la Sérénissime, proscrivant ainsi toute cérémonie religieuse et toute administration de sacrement sur son territoire. Loin de plier, le doge, puissamment soutenu par une partie de la population et même de son clergé, au premier rang duquel s'est illustré le moine servite Paolo Sarpi, a relevé le défi. Devant la menace d'une nouvelle conflagration religieuse qui, du nord de la péninsule italienne pouvait s'étendre au reste du continent et qui risquait de voir Venise se rapprocher dangereusement du camp protestant, Français et Espagnols se sont interposés. Ils ont dénoué la crise sans que les Vénitiens n'aient rien cédé d'essentiel. Vers 1610, le temps est à l'apaisement sur le plan diplomatique mais les esprits demeurent encore échauffés dans les milieux intellectuels et religieux qui, pendant plusieurs années, ont livré contre la papauté une âpre « guerre des livres ». Vanini – sans que l'on dispose de détails précis sur la nature de ses liens avec le cercle de Sarpi – a soutenu des positions proches de celles des rebelles dans des prêches du Carême de 1611 (à Saint-Marc ?). Menacé de sanctions par le général de son ordre, plutôt que de se soumettre, il décide de rompre avec Rome et, avec la complicité de l'ambassadeur britannique à Venise, gagne clandestinement Londres, où il se convertit publiquement à l'anglicanisme.

L'expérience de Vanini outre-Manche s'avère totalement décevante. Vivant, entre 1612 et 1614, sous le toit du vindicatif et pusillanime archevêque de Canterbury, George Abbot, Vanini, qui a mesuré à Venise combien de sordides enjeux de pouvoir peuvent l'emporter sur les questions spirituelles dans les conflits religieux, se trouve alors confronté à des problématiques du même ordre dans un pays qui a pourtant opté pour la Réforme. Lui qui lit secrètement le Secrétaire florentin dans sa chambre, n'a pas de mal à se convaincre, que le machiavélisme est à l'œuvre chez ceux-là mêmes, catholiques comme protestants, qui le dénoncent hypocritement

⁸ Sur Paolo Sarpi et son rôle dans la crise de l'Interdit de Venise : Marie Viallon éd., *Paolo Sarpi, politique et religion en Europe*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

avec vigueur. La religion, et pas seulement le christianisme, lui apparaît comme une imposture politique d'essence purement humaine. Belle illustration *in vivo* du lieu commun irrégieux qui court depuis des siècles en faisant de Moïse, Jésus et Mahomet les « trois imposteurs »⁹ !

Tel est, avec de grandes probabilités, le stade de développement de sa pensée, quand, après une arrestation à Londres et une spectaculaire évasion, l'ancien moine, doublement apostat, se réfugie en terre catholique, pardonné par le pape et accueilli à Paris par le nonce Ubaldini. Ce retour dans le giron de l'Église est tout sauf sincère. Certes, Vanini tente de donner le gage : ne rédige-t-il pas une *Apologie du concile de Trente* – malheureusement perdue – que l'ambassadeur parisien de Paul V s'empresse de lui conseiller de présenter en personne au Vatican afin de montrer ses bonnes dispositions envers l'Église ? Le jeune homme y consent mais, faisant halte à Gênes, il rebrousse chemin, de peur de tomber en Italie entre les griffes de l'Inquisition. S'il n'a encore rien publié, Vanini fait état d'environ une douzaine d'écrits de sa plume, restés certainement au stade manuscrit et égarés au fil de ses pérégrinations en Europe. De passage à Lyon en 1615, où est installée une importante colonie italienne, parmi lesquels de probables membres de sa famille, il donne à un imprimeur l'un de ces textes, l'*Amphitheatrum aeternae providentiae*, livre équivoque, qui s'achève en annonçant une suite qui n'a jamais vu le jour. Présentée comme une intervention polémique contre les athées et les philosophes antiques – péripatéticiens, stoïciens, épicuriens... –, son apologie de la providence est bien faible en regard de l'exposé des doctrines qu'il prétend combattre ; procédé rhétorique qu'il expérimente dans ce livre et qu'il déploiera avec beaucoup de talent dans le *De Admirandis* l'année suivante.

Regagnant Paris, après son voyage interrompu vers Rome, ce n'est plus auprès des autorités religieuses qu'il cherche protection mais à la Cour. Une cour, où cet Italien se sent presque en son pays natal, tant ses compatriotes sont nombreux dans l'entourage de Marie de Médicis et de Concini. Protégé de Bassompierre, qui en fait l'aumônier de la garde suisse – corps qui assure la protection rapprochée de Louis XIII –, Vanini se croit en sécurité dans une ville où, après trente-six ans de guerre de religion et dix-huit ans de paix civile, il n'y a pratiquement aucune censure et où publications catholiques et protestantes, mais aussi recueils de poésies libertines, circulent pratiquement sans entraves.

Il ne semble pas y avoir, en cette année 1616, conjoncture plus favorable pour mettre en vente dans les officines des libraires du quartier Saint-Jacques un brûlot irrégieux comme le *De admirandis*.

⁹ Sur les trois imposteurs : Georges Minois, *Le traité des trois imposteurs*, Paris, Albin Michel, 2009 ; Françoise Charles-Daubert, *Le Traité des trois imposteurs et l'Esprit de Spinoza. Philosophie clandestine entre 1678 et 1768*, Oxford, Voltaire Foudation, 1999 ; Silvia Berti, Françoise Charles-Daubert, Richard H. Popkin (éd.), *Heterodoxy, Spinozism and Free Thought in Early Eighteenth Century Europe. Studies on the Traité des trois imposteurs*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1996.

La condamnation du *De Admirandis* et le début de l'offensive dévote contre les libertins

A ce stade, pour comprendre le scandale que le livre soulève dès sa parution, une présentation de son contenu s'impose.

L'ouvrage, comporte environ 500 pages *in 8°*. Il est divisé en quatre parties et en cinquante-neuf dialogues, où Jules-César (le prénom de Vanini) et Alexandre (celui de son frère) font un vaste tour d'horizon des connaissances de leur temps. En général, c'est Jules-César qui soutient l'essentiel de l'argumentation ; Alexandre a un rôle plus effacé, il lance et relance les sujets débattus, fait état des objections que soulèvent les affirmations de son interlocuteur. Mais, comme des questions abordent des points très délicats, comme certains développements sont audacieux et même impies, la forme dialectique de l'exposé philosophique permet de malicieux brouillages. Vanini use alors avec talent de tous les ressorts de cette rhétorique de la dissimulation qu'il a apprise chez les auteurs italiens de la Renaissance et qui, dans son sillage, deviendra le lot commun de bien des « libertins érudits » français des années 1630-1660¹⁰.

En effet, grâce à ce livre publié en France et dont le rayonnement immédiat a été avant tout français, Vanini peut être considéré comme un passeur d'idées.

Il récupère et synthétise ce que la pensée irrégieuse a produit de plus impie depuis l'Antiquité. A Aristote, il emprunte les principales catégories de sa philosophie mais en les gauchissant jusqu'à leur donner un caractère matérialiste. En cela, il dépasse ses commentateurs les plus radicaux, qu'ils soient anciens (Alexandre d'Aphrodise), arabes (Averroès) ou padouans : il ne conserve à la catégorie de « matière » que ses attributs purement physiques ; il renverse son rapport à la « forme », pour lui subordonner celle-ci, en la réduisant à la « figure » que prennent les corps et, surtout, à une faculté de mouvement inhérente à la matière ; il soutient l'éternité de la matière et donc du mouvement ; il nie l'immortalité de l'âme... Il s'inspire des simulacres épicuriens pour exposer sa théorie des sensations. Il connaît parfaitement et exploite avec jubilation ces mines de thèmes irrégieux que sont le *De Natura deorum* (*La Nature des dieux*) de Cicéron et les dialogues de Lucien. Tous ces matériaux, aussi éclectiques qu'ils paraissent, Vanini les retravaille avec ce qu'il a retenu des modernes, pour l'essentiel des penseurs italiens de la Renaissance : l'irrégion caustique des Padouans Pomponazzi et Cardan (souvent par la médiation de Jules-César Scaliger), la théorie politique de Machiavel, la philosophie naturelle des Napolitains...

¹⁰ Jean-Pierre Cavaillé, *Dis/simulations, Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon, Torquato Acceto. Religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002.

Toutefois, le *De Admirandis* ne saurait se ramener à une simple compilation, encore moins à un plagiat sans génie, comme cela a parfois été avancé. Son œuvre est une création originale¹¹. En jouant sur la souplesse qu'autorise la forme du dialogue, elle développe, de manière cohérente mais non dogmatique, une conception du monde qui écarte toute transcendance de la nature, en premier lieu celle qui serait d'origine divine. La matière est posée comme la substance unique d'un cosmos indifférencié. Il n'y a plus, chez Vanini, de distinction entre des cieux éthérés et le monde sublunaire soumis aux aléas de la génération et de la corruption. Cette matière incréée et éternelle est intrinsèquement douée de la faculté de mouvement. Elle est le substrat des corps inertes comme vivants. La vie trouve son origine dans la chaleur solaire qui se répand dans les organismes sous forme de chaleur vitale véhiculée par les esprits naturels. Une partie d'entre eux, concentrés dans la semence de l'homme et de la femme, concourent à la perpétuation de l'espèce. Cette dynamique des processus naturels esquisse une théorie novatrice de l'évolution qui n'accorde aucun statut particulier au genre humain. Les espèces ne sont pas fixes et une telle plasticité du vivant pourrait – Vanini est le premier à le suggérer – faire procéder l'homme du singe. Les sensations sont des réponses, *via* les esprits qui circulent dans les nerfs, aux *stimuli* du monde extérieur, à l'instar des simulacres, images qui se détachent des objets avant de frapper l'œil. Cet édifice matérialiste physique et biologique se trouve couronné par un matérialisme historique (au sens premier de l'expression) de filiation machiavélienne. Les religions trouvent leur origine dans les ambitions d'habiles imposteurs qui se présentent comme des prophètes. Pour asseoir durablement leur autorité et leurs lois, ils se prétendent messagers d'une divinité. Ils subjuguent ainsi les foules en les asservissant à leur profit, puis à celui des princes et des prêtres qui leur succèdent. Le *De Admirandis* pose enfin la question du statut du philosophe, autrement dit de celui qui, par sa connaissance des « arcanes de la nature », peut dévoiler ce que cachent la fiction religieuse et l'imposture des puissants. Mais, parce que le peuple est crédule, il ne peut entendre le message du philosophe. Pire il tient ce dernier pour impie et le poursuit de sa vindicte. Conscient de la précarité de celui qui ose défier cet ordre immuable, Vanini évoque, comme de manière prémonitoire, le sort tragique qui attend pareil intrépide.

Toutefois, si Vanini est un passeur d'idées, il ne le doit pas uniquement à la faculté qui est la sienne de construire, à partir de matériaux disparates, une philosophie relativement cohérente sur un substrat matérialiste – athée pour parler comme ses adversaires – en un temps où l'athéisme, sans être une idée aussi neuve que l'a soutenu jadis Lucien Febvre¹², n'osait guère se publier

¹¹ Sur le contenu de la philosophie de Vanini : D. Foucault, « Aspects du matérialisme de Vanini », in *La Philosophie italienne, actes du colloque des 17-19 mars 2000*, Les publications du LURPI, Rennes, 2001 ; « Vanini », textes réunis par J.-P. Cavaillé et D. Foucault, *Kairos*, 12, 1998 ; Giovanni Papuli (a cura di), *Le Interpretazioni di G. C. Vanini*, Galatina, Congedo Editore, 1975

¹² Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin-Michel, 1942.

ouvertement. Son rôle de passeur se rapporte également à conjoncture idéologique de l'Occident dans le premier tiers du XVII^e siècle. Un basculement géographique est en train de s'opérer. En 1616, peu d'Européens en ont conscience mais, entre le bûcher de Giordano Bruno à Rome en 1600 et le procès de Galilée en 1633, l'Italie, qui est encore le foyer le plus éclatant de la vie culturelle sur le continent, cède le pas à la France, à l'Angleterre et à la Hollande. Dans les domaines de la philosophie, des sciences, de la littérature et même dans ceux du luxe, de la mode et des arts, Rome, Florence, Venise, Naples perdent leur prééminence au profit de Paris, Londres et des grandes cités des Provinces-Unies. Après 1635, ces métropoles deviennent les laboratoires d'une seconde modernité, certes héritière de l'apport pionnier de la Renaissance, mais désormais fondée sur les paradigmes du classicisme, de la rationalité philosophique, de la science expérimentale ainsi que – point essentiel pour notre propos – de l'émancipation de la pensée de l'emprise étouffante de la religion. C'est à l'avant-garde de ce dernier front que se situe Vanini. Son entreprise encore rare, quasiment inouïe, infiniment périlleuse lorsqu'elle se manifeste publiquement dans les dialogues du *De Admirandis*, opère ce basculement vers la laïcisation des consciences par le rejet de toute autorité – fût-elle celle de la Bible – et par une attitude critique envers les dogmes et les idées reçues. Les hasards d'une existence aventureuse qui l'a conduit d'Italie en France, porteur du précieux legs de ce que ses compatriotes avaient produit de plus impie au siècle passé, lui ont offert l'opportunité de le transmettre à un public particulièrement réceptif : les libertins français¹³.

Car si le *De Admirandis* a fait scandale parmi les dévots qui, comme le jésuite Garasse et le minime Mersenne, perçoivent immédiatement combien ce livre est dangereux, ce n'est pas uniquement à cause de son contenu subversif pour la religion. Le danger vient aussi de ceux qui s'en délectent quand il paraît à la fin de l'été 1616 à Paris. Le règne d'Henri IV, tout comme les années de flottement politique de la régence de Marie de Médicis, correspondent à une période de fort développement du libertinage dans la capitale. Au sortir des guerres de Religion, une frange importante de l'aristocratie, qui s'est trouvée en première ligne des massacres comme des tractations, trahisons et revirements politiques qui ont émaillé ce conflit, s'est détachée de la religion. Rejetant l'hypocrisie d'affrontements qui, au prétexte de divergences doctrinales, cachaient de sordides ambitions politiques et plongeaient le royaume dans le chaos et la désolation, ces hommes de guerre se sont réfugiés dans le scepticisme, le déisme, le panthéisme ou même l'athéisme. Affichant ouvertement et parfois de manière provocatrice leurs convictions ou les celant derrière un conformisme de façade, considéré comme un bon garant de la paix civile, ils se voient qualifiés de « libertins », d'« esprits forts », de « beaux esprits »... Leur

¹³ Sur ce contexte et l'essor du libertinage : D. Foucault, *Histoire du libertinage, des goliards au marquis de Sade*, Paris, Perrin, 2007.

éloignement goguenard ou agressif des églises s'accompagne d'un intense désir de jouir des plaisirs de la vie : ceux de ce bas monde, au cabaret, au bordel ou au tripot, sans trop se soucier des prétendues béatitudes éternelles... Le glissement d'une partie de l'aristocratie vers ces différentes formes de libertinage affecte d'autres couches de la société : les milieux littéraires, notamment les coteries poétiques qui gravitent autour des grands personnages de la Cour, les érudits de la bourgeoisie et de la noblesse de robe qui se sont souvent « déniaisés » en Italie, mais aussi les milieux populaires hostiles à l'offensive des dévots contre les fêtes, les carnivals, les plaisirs de la chair ou les jeux de société. Pour les autorités catholiques – si l'on excepte du lot les moines, abbés mondains ou prélats de haut rang qui ne dédaignent pas de verser à leur manière dans le libertinage – une telle évolution idéologique et sociale, particulièrement perceptible autour des années 1615-1620, ne peut rester sans réponse. Il est urgent de frapper fort, de faire des exemples retentissants pour que reflue ce courant d'impiété et de débauche qui enflé et met en péril l'autorité de l'Église.

La publication du *De Admirandis* offre l'occasion aux dévots de lancer leur contre-offensive en direction des libertins. Vanini en est la première victime. En peu de temps, en effet, tout bascule autour de lui. Au cours de l'été 1616, de violentes manifestations anti-italiennes, attisées par Condé et le parti hostile à Concini, se produisent dans la capitale. La Sorbonne, dont deux docteurs ont pourtant accordé l'*imprimatur* au *De Admirandis* quelques mois plus tôt, réexamine le livre et le condamne. Considéré comme un auteur impie, dans une ville qui s'apprête à assassiner Concini et à chasser ses compatriotes de la Cour, Vanini n'est plus en sécurité. Réfugié à Toulouse, des propos imprudents le font dénoncer et arrêter. Reconnu comme blasphémateur et « athéiste », il périt sur le bûcher en 1619.

La condamnation du *De Admirandis* par la Sorbonne et l'exécution de Vanini sont deux moments majeurs du début de la vaste contre-offensive dévote qui se déploie contre les libertins. Ils s'inscrivent dans un mouvement plus global dont l'édit de Louis XIII contre les blasphémateurs (1617), les règlements de 1618 réorganisant la censure des livres, l'exécution à Paris de Jean Fontanier, auteur illuminé d'un *Thresor inestimable* « rempli d'impiétés » (1621), l'exécution en effigie du poète Théophile de Viau en 1619 suivie de son arrestation et de son embastillement (1623-1625), les pamphlets antilibertins de Garasse et Mersenne, constituent autant d'étapes qui mettent un terme au « libertinage flamboyant »¹⁴ du règne d'Henri IV et du début de celui de Louis XIII.

Tout à leur victoire, qui s'accompagne du retour des Jésuites, de la réforme de la plupart des ordres monastiques, de la multiplication des confréries de laïcs, d'une reprise en main de la

¹⁴ L'expression a été forgée par Henri Brémond dans *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, Paris, Bloud et Gay, 11 vol., 1916-1933 (réédition : Grenoble, Jérôme Million, 2006).

jeunesse dans les collèges, bref de tout un arsenal de mesures préconisées dès 1563 par le Concile de Trente mais mises en œuvres deux tiers de siècle plus tard en France, les dévots peuvent triompher.

* * *

Ont-ils pour autant vaincu les libertins ? Rien n'est moins sûr !

Le sort réservé au *De Admirandis* en offre un beau témoignage. La censure de la faculté de théologie, suivie en 1623 par une mise à l'*Index*, ne doit pas faire illusion. De telles mesures nuisent certes à la vente publique du livre ; elles n'en interrompent pas pour autant la diffusion. Outre le fait qu'avant que n'intervienne l'interdiction de la Sorbonne, plus d'un mois de vente libre s'est écoulée, la plupart des libraires, flairant la bonne affaire, se sont bien gardés de détruire les exemplaires qu'ils avaient en stock. Un livre ainsi stigmatisé, moyennant un minimum de précautions lors de la transaction, peut se négocier à des prix élevés car, loin de rebuter tous les publics, une telle stigmatisation excite bien des curiosités. En 1623 (soit sept ans après la parution des dialogues de Vanini), Garasse, qu'on ne peut soupçonner de complaisance, en fait le constat amer : le livre « voltige, quoique sous la cappe et se preste sous main comme la Clavicule de Solomon et les peintures de l'Arétin entre gens du mestier »¹⁵. Autre indice qui va dans le même sens, le résultat des recherches d'Andrzej Nowicki. Dans une étude publiée en 1975, cet éminent spécialiste polonais du philosophe italien rend compte de la longue enquête qu'il a menée dans les bibliothèques d'Europe : « J'ai enregistré 137 exemplaires de l'*Amphitbatrum* et 93 du *De Admirandis* dans 116 bibliothèques de soixante-treize villes dans vingt pays »¹⁶. Faut-il préciser que ces chiffres, déjà anciens, ne révèlent qu'une partie du corpus subsistant, tant dans les dépôts publics qui n'ont pas été explorés que dans les collections privées (les catalogues des ventes aux enchères en font foi), et qu'on se saurait négliger la circulation de copies manuscrites dont subsistent plusieurs recueils.

En dépit de tous ces obstacles, Vanini a été lu et apprécié dès les années qui ont suivi sa triste fin. La génération des « libertins érudits » (Naudé, La Mothe Le Vayer, Patin...), magistralement étudiée par René Pintard¹⁷, s'en est délectée dans le secret de cénacles complices.

¹⁵ François Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels*, Paris, Sébastien Chappelet, 1623, p. 849-850 (réédition : Paris, Les Belles Lettres/Encre marine, 2009). *Clavicula Salomonis* est le titre de divers textes ésotériques attribués au roi d'Israël ; ils ont été imprimés, traduits et largement diffusés à la Renaissance ; derrière le nom de l'Arétin se cachent non seulement les *Sonnets luxurieux* du poète italien Pietro Arétino, mais encore des recueils de gravures érotiques fort prisées des libertins.

¹⁶ Andrzej Nowicki, « Les Categorie centrali della filosofia del Vanini », in *Le Interpretazioni...*, op. cit., p. 406.

¹⁷ René Pintard, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin, 1943 (réédition : Genève-Paris, Slatkine, 1983). Sur l'influence de Vanini parmi les milieux libertins français : F. P. Raimondi (a cura di), *Giulio Cesare*

Les romans de Cyrano, le sulfureux mais anonyme *Theophrastus redivivus* en portent de nombreuses traces. Après, une période de relatifs oubli, les années 1680-1720 ont vu se ranimer l'intérêt pour le philosophe martyr¹⁸ ? C'est l'aube du Siècle des Lumières ; un siècle qui, comme l'avait entrepris Vanini, prend pour cible le catholicisme et oriente une part de sa réflexion philosophique vers le matérialisme ; mais un siècle qui, en rejetant les paradigmes antiques sur lesquels repose la philosophie naturelle de l'Italien et en adoptant ceux de la philosophie et de la science modernes qui se sont épanouies après son exécution, se contente de déplorer sa mort tragique en négligeant le contenu obscur de sa pensée. Le *De Admirandis*, n'intéresse pas plus alors Voltaire que Diderot ; il a perdu à leurs yeux la charge subversive qui l'avait fait admirer des libertins du Grand Siècle.

Résumé

Publié à Paris en 1616, le *De Admirandis Naturae Arcanis* de Giulio Cesare Vanini est le fruit de la maturation d'une pensée nourrie par l'expérience d'une vie aventureuse et marquée par une série de ruptures idéologiques, qui l'ont conduit de son monastère des Carmes à Naples à une condamnation à mort à Toulouse pour blasphèmes et athéisme. Dans ce livre, Vanini synthétise et radicalise ce que l'Italie de la Renaissance a produit de plus impie : la tradition « averroïste » de Padoue, la théorie politique de Machiavel, la philosophie naturelle napolitaine... Salué par les esprits forts français du début du XVII^e siècle, qui y ont puisé bien des arguments contre la religion, le *De Admirandis*, par le scandale qui accompagne sa parution, enclenche une vigoureuse contre-offensive des dévots. Son auteur en est une des premières victimes mais c'est tout le « libertinage flamboyant » de cette époque qui est visé et en partie anéanti.

Vanini e il libertinismo, Galatina, Congedo Editore, 2000 ; *Idem, Giulio Cesare Vanini: dal tardo Rinascimento al libertinismo erudit*, Galatina, Congedo Editore, 2003.

¹⁸ Sur la réception de l'œuvre de Vanini après 1680 et au XVIII^e siècle : D. Foucault, « Bayle, Arpe, Durand, Vanini. Enjeux de la réhabilitation d'un philosophe athée à l'aube des Lumières », in David Durand, *La Vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Paris, Les Amis de Paris-Zanzibar, 2001 ; *idem*, « Diderot, Vanini, le courage socratique et le jugement de la postérité », *Anabases*, 13, 2011, p. 121-130.

